

LE DÉBAT FÉMINISTE A LA RENAISSANCE

J. ANTONIO GONZÁLEZ ALCARAZ
Universidad de Murcia

De 1542 a 1550, il y eut une grande querelle en France, querelle qui passionna les gens cultivés et qui divisa, a la Cour et a la ville, la presque totalité des **écrivains français**: poètes, conteurs et philosophes, aussi bien que leurs lecteurs: il s'agit de la "Querelle des femmes", qui trouva dans l'apparition de *L'Amye de Court*, de La Bordene, puis de *La Parfaite Amye*, en 1542, l'occasion de se rouvrir et de remettre aux prises les défenseurs et les adversaires éternels du sexe féminin.

C'est du reste, une vieille querelle, aussi ancienne que le monde, puisqu'elle commença sans doute a l'aurore de l'humanité et qu'elle durera probablement jusqu'à la fin de nos âges.

Pour arriver tout de suite a une période voisine de celle qui nous intéresse, je suis obligé de signaler que les origines des péripéties de ce grand débat au XVI^e siècle, ont été fournies par l'histoire littéraire du siècle précédent.

Je crois qu'il convient d'indiquer le rôle spécial des *Arts d'Amour* et de celui des *Fabliaux* dans l'histoire de cette grave question; pendant une grande partie du Moyen âge, l'influence de Jean de Meun, le grand compteur des femmes dans la seconde partie du *Roman de la Rose*, alors que Guillaume de Lorris avait été leur défenseur dans la première partie du même poème, et enfin les rudes attaques du clerc Mathéolus, implacable dans sa haine contre le sexe faible et le mariage.

Au cours de cette époque, la querelle acquit sûrement une ampleur et un relief singuliers. Il faut citer les noms de Christine de Pisan, l'énergique défenseur de la cause des femmes, Eustache Deschamps, l'ennemi juré du mariage, de Jean Le Fèvre, le traducteur de Mathéolus, d'Alain Chartier, respectueux et dévoué serviteur des dames, de Villon, d'Antoine de la Sale, et surtout de Martin Le Franc, l'auteur du *Champion des dames*. Ces quelques noms attestent assez l'extension prise par la querelle au cours du siècle ardent et sensible qui prépare la Renaissance.

En ce qui touche le féminisme, l'ouvrage essentiel, a mon avis, est celui de Martin Le Franc. Ce poète composa son *Champion des dames* de 1440 a 1452.

La controverse se déroule entre le champion et l'adversaire du sexe féminin. A l'appui de leurs arguments, les deux combattants puisent dans la mythologie, la Bible et l'histoire, de

nombreux exemples de femmes et d'hommes qui se sont distingués par leurs vertus ou par leurs vices, depuis Eve jusqu'à Jeanne d'Arc.

Ce livre est une source précieuse de données pour l'histoire des mœurs à la fin du Moyen âge. L'adversaire ne manque pas de dissertar sur la beauté des femmes et de nous donner une foule de renseignements sur la toilette et les modes du temps ¹.

Malgré sa longueur et son importance, le *Champion des dames* ne mit pas fin au long débat des partisans et des adversaires du sexe féminin.

Il semble, au contraire, lui avoir valu une recrudescence sensible. La deuxième moitié du XVe siècle et les premières années du XVIe siècle voient se succéder, plus encore que les époques précédentes, des pièces pour ou contre les femmes.

Un livre célèbre, qui remonte peut être aux premières années du XVe siècle, avait contribué singulièrement à préparer l'éclosion de cette littérature antiféministe: *Les Quinze joyes du mariage*, petite merveille de finesse, d'ironie, d'un charme profond, d'une observation si aigüe, si prenante, et qui, malgré toutes les recherches, garde encore le secret de son origine.

En même temps que *les Quinze joyes du mariage*, les célèbres *Arrêts d'Amour*, de Martiel d'Auvergne, concurrent à agiter une foule de problèmes d'ordre sentimental et conjugal et à porter vers eux la curiosité du grand public.

La littérature misogyne dérivée du *Corbaccio* fut très abondante en Espagne: rappelons seulement les noms de Torrellas et de L'Arcipreste de Talavera, ainsi que les fréquents débats qui se trouvent dans les romans sentimentaux, tels que *La historia de Grisel y Mirabella* de Juan de Flores ou le moins connu *Repetición de amores*, de Luis de Lucena.

Pour combattre ce type de littérature misogyne les défenses des femmes ont été, aussi, nombreuses.

Citons, par exemple, *Claras e virtuosas mujeres*, de Don Alvaro de Luna y el *Triunfo de donas*, de Rodríguez del Padrón. Mais la plus importante, petite merveille aussi de finesse et d'ironie est la *Cárcel de Amor*, de Diego de San Pedro, ou Lenano, l'un des personnages, dans un long discours expose quatorze causes et vingt raisons en défense des femmes. Leriano arrive à dire que grâce à elles, nous pouvons atteindre non seulement les quatre vertus cardinales, mais aussi les trois vertus théologiques.

Avec le XVIe siècle, la vogue des écrits pour ou contre l'amour, loin de se ralentir, persiste. La controverse prend un caractère plus sérieux et une allure plus serrée. Elle profite du progrès général, de la connaissance plus solide des deux antiquités. Jean de Nevizan, Erasme, Roger de Collerye, Pierre Gngore, Jean Bouchet, Michel d'Amboise, Gratien du Pont, Tiraqueau, etc., figurent parmi les écrivains les plus en vue qui intervinrent dans ce débat pendant les trente ou quarante premières années du XVIe siècle. Le juriconsulte Jean de Nevizan, en première ligne, auteur du livre fameux intitulé: *Sylvae Nuptialis Libri Sex*.

En 1526 paraissait l'*Institution Du Mariage Chrétien* d'Erasme, dédié à la reine d'Angleterre, chef-d'œuvre de finesse et de grâce, où le grand écrivain déployait dans toute son ampleur, ses merveilleuses facultés de moraliste.

Erasme place résolument le mariage au-dessus du célibat religieux. Il montre avec force toute la gravité de ce pacte, les réflexions et l'étude mutuelle des caractères qui doivent le

¹ L'étude, fondamentale, de A. PIAGET (*Le Champion des Dames*, Lausanne, 1968) a redimensionné le mérite de cet ouvrage, en mettant en évidence son intérêt de poème allégorique comme synthèse de l'idée médiévale sur les femmes, et comme source féconde d'information sur la mode du temps.

précéder, invitant le jeune homme à ne pas se **préoccuper** exclusivement de la beauté de sa future femme, mais avant tout, de trouver une **âme** cultivée et bien équilibrée.

Deux ans avant *Le Mariage Chrétien* d'Erasmus, son ami, l'espagnol Luis Vives, fécond écrivain, moraliste **généreux**, d'une belle hardiesse d'esprit, avait **publié** en latin un **ouvrage** qui eut alors une grande vogue et qui, traduit par Pierre de Changy, sous le titre de *Livre de l'Institution de la Femme Chrétienne*, fut l'objet de nombreuses éditions en France.

La plus grande **originalité** de Vives fut **peut-être** de vouloir concilier amour et mariage. Dans son *Livre de l'Institution...*, où il reprend la **parole** de Saint Paul, il exhorte les **maris** à aimer **leurs** femmes comme le Christ a aimé son église.

Une idée différente avaient la plupart des écrivains espagnols de l'époque, qui croyaient que le vrai amour, suivant le plus pur des préceptes courtois, se trouvait en dehors du mariage, **parce** que

"qui non celat amare non potest".

Vives et Erasmus immédiatement **après**, ne feront que pousser la croyance qu'aimer son conjoint, de sa chair et de son âme, c'est se préparer à aimer du véritable Amour, c'est **accéder** au Parfait Amour.

Ce mouvement en faveur de l'amour **dans** le mariage raconte **parfois** un **certain** **scepticisme**: celui de Montaigne, qui met à les **distinguer** autant de soin que d'autres à les rapprocher:

"Ung bon mariage, s'il en est, refuse la **compagnie** et conditions d'amour. Il tache représenter **celles** de l'**amitié**. C'est une douce société de vie pleine de **constance** de **fiance** et d'un nombre infini d'utiles et **solides offices** et obligations mutuelles. Aucune femme en savoure le goust, "optato quam junxit lumine **toeda**", ne voudroit **tenir** lieu de maîtresse et d'amy à son mary" ².

Ou bien:

'Socrates, enquis qui estoit plus commode prendre ou ne prendre point de femme: "**Lequel** des deux on face, dict-il, on s'en repentira" ³.

Ou encore:

'De mon dessein, j'eusse fuy d'espouser la **sagesse** mesme, si elle m'eust voulu. **Mais**, nous avons beau **dire**, la coutume et l'usage de la vie commune nous emporte" ⁴.

Néanmoins aussi bien qu'Erasmus avaient été **précédés** de **plusieurs** années par un juriste français: André Tiraqueau. Il avait **publié** dès 1513 un **traité** juridique sous le titre *De Legibus Connubialibus...*

² MONTAIGNE: *Essais*. Edition de M. Rat. Classiques Garnier. Paris, 1978. Vol. II, page 275

³ *Ibidem.*, page 276.

⁴ *Ibidem.*, page 276.

Dans cet ouvrage fortement documenté et oh se recontrent d'innombrables citations, le légiste poitevin a su montrer une connaissance également personnelle et approfondie tant des auteurs de l'antiquité que de ceux du moyen âge et de son époque.

Bien qu'il ait rendu justice aux femmes, notamment en ce qui concerne le point de vue strictement juridique, il se montre plutôt hostile au sexe fragile, risquant des appréciations très crues, voire d'une singulière obscénité.

Le traité féministe de Cornelius Agrippa, l'auteur que Rabelais a mis en scène sous le nom transparent de Her Trippa, *De Procelentia Foemini Sex*, souleva également, vers la même époque, d'assez vives disputes.

Comme l'on peut penser, les poètes du temps firent volontiers des allusions aux controverses suscitées par la question féminine. J'ai énuméré tout à l'heure, les principales pièces qui se rattachent à cette polémique. Rappelons encore à côté des écrivains que je viens de citer, les noms de Lemaire del Belges, Pantalais, Symphorien Champier, l'auteur de la *Nef des Dames*, etc. Tout le monde sentait alors que les données du problème étaient fortement modifiées.

La femme tendait à jouer un rôle social de plus en plus grand; sa place n'était pas seulement au foyer; elle n'avait plus pour unique mission de vaquer aux soins du ménage; elle visait à se rapprocher de l'homme.

L'éclat des grandes cours royales d'Angleterre, de France, d'Espagne, celui des cours princières moins vastes, mais infiniment brillantes, d'Italie, où l'influence des femmes s'affirmait chaque jour plus puissante; les succès politiques, littéraires, poétiques dont leur sexe pouvait s'enorgueillir: tout cela indiquait assez l'ouverture d'une ère nouvelle pour les contemporaines de Marguerite d'Angoulême, de Louise Labé, de Vittoria Colonna et de María de Zayas.

Une société moins rude, plus galante, plus artiste, plus jolie, aux manières raffinées, accessible au sentiment de la beauté physique, sensible aux complications sentimentales et aux mystères de la vie du coeur, et où les droits de la passion paraissaient presque légitimes, se prépare en France au lendemain des guerres d'Italie.

Les poètes, et les gens de lettres en général, s'aperçoivent les premiers du changement accompli et notent les succès continus du nouvel idéal.

Plusieurs, comme Rabelais, dans l'épisode de l'abbaye de Thélème, oh "le tout estoit fait selon l'arbitre des dames" rendent un hommage explicite à l'égalité des sexes, voire même à la prééminence du sexe féminin.

Un poitevin, poète de l'école des Rhétoriciens, Jean Bouchet, composa en 1530 divers poèmes qui, s'ils ignorent encore l'idéal naissant dont il vient d'être question, du moins ne lui sont pas contraires. Il se rattachent même, par quelques endroits, à la conception de la vie courtoise du Moyen âge, en tenant compte, dans certaines pages, des aspirations plus pures, plus désintéressées, que les adeptes de la Renaissance cherchaient à introduire dans les choses de l'amour et de la vie sentimentale.

Il importe de remarquer, à ce propos, que l'idéal de courtoisie, prépara la poussée d'idéalisme qui apparut en France dans les environs de 1530 à 1540.

Ce courant moderne, plus large, plus noble, plus profond, trouva en France un terrain propice, grâce aux conceptions maintenues durant les siècles par une partie de la littérature romanesque, celle-là même qui venait justement de trouver un regain d'actualité avec les nombreuses et belles éditions illustrées qui apparurent entre 1490 et 1550.

En somme, deux traditions contraires n'ont pas cessé de coexister ni de se développer en France, en ce qui concerne l'amour et les femmes: la tradition gauloise, d'ordre satirique,

franchement dénigrante, et la tradition idéaliste, tendant à l'exaltation et au panégyrique du sexe féminin et des sentiments amoureux.

La première n'a pas beaucoup modifié sa tactique à travers les âges, ni ses arguments, ni sa dialectique, ni ses moyens d'action, ni ses visés de critique systématique.

La seconde, au contraire, s'est modifiée suivant les époques, se transformant d'une manière décisive à partir de la Renaissance, fusionnant en quelque sorte toutes les tendances mystiques, courtoises, sentimentales et philosophiques, et se renforçant, grâce à l'appoint des conceptions antiques, d'éléments infiniment précieux qui lui communiquent un caractère de grandeur et d'élévation qu'elle n'avait point encore connu.

Les deux ouvrages de Bouchet portent les titres suivants: *Les Triumphes de la Noble Dame Amoureuse et l'Art d'honnêtement Aimer* et *Les Angoysses et Remedes d'Amour*.

Il se compose de prose et de poésie mêlées. Le premier, véritable traité de théologie et de moral, fut successivement réédité dix-huit fois à partir de 1530. Le second n'eut guère moins de vogue à partir de 1536. On a peine à concevoir les raisons de ce succès: ces deux livres, très quinquassenciés, d'allure quasi mystique, étant à peu près illisibles aujourd'hui. On peut considérer leur diffusion comme un indice probant du besoin que beaucoup de personnes éprouvaient alors de réagir contre les tendances purement gauloises.

Bien qu'on ne puisse prétendre que la tradition satirique et antiféministe ait été assoupie et oublié à aucun moment, un poète toulousain semble bien lui apporter un regain d'actualité et comme une consécration nouvelle. Gratian Dupont, se chargea, en effet, en 1534, de pousser le cri d'alarme contre les panégyristes du beau sexe. Dupont était convaincu que l'influence de plus en plus notoire exercée par les femmes dans les divers milieux sociaux constituait un danger redoutable. Sous le titre peu ambigu de *Controverses des Sexes Masculin et Féminin*, il publia, à Toulouse, en 1534, un vaste poème divisé en trois livres qui n'est qu'une suite d'invectives violentes, souvent grossières, à l'égard des femmes, et comme contrepartie du *Champion des Dames* de Martin Le Franc, réédité en 1530.

Les années comprises entre 1530 et 1542 eurent une action très appréciable sur le développement des tendances idéalistes.

Aux alentours de l'année 1530, la situation de la France fut, d'une façon générale, singulièrement favorable aux progrès de la Renaissance; les traductions et les impressions savantes se multiplient, les productions artistiques naissent de toute part, la pensée acquiert une force, une grâce et une justesse qu'elle n'avait pas encore connues.

Les milieux sociaux qui virent s'élaborer des œuvres telles que le *Pantagruel*, l'*Heptaméron* et l'*Institution* supposent une culture, une élégance, une finesse et une force de raisonnement que les figures antérieures n'avaient pas atteintes.

Ces dix ou douze années virent donc s'accomplir un travail de transformation intense dont les conséquences se manifestèrent bientôt.

* * *

Le premier roman sentimental de la littérature française date de ce moment (1538). Il est l'œuvre d'une femme demeurée quelque peu mystérieuse, Hélisienne de Crenne, dont le véritable nom était Marguente Bnet.

Les Angoysses Douloureuses Qui Procèdent d'Amours, contenant troys parties composées par dame Helisienne de Crenne, laquelle exhorte toutes personnes à ne suivre folle amour, sont confessionnellement plaintive que l'auteur a voulu rendre complète et qu'elle a fait remonter

jusqu'aux premières années de sa jeunesse. Une telle autobiographie, riche de confidences curieuses, n'eut pas été possible seulement dix ans plutôt⁵.

Au commencement de 1542, fut édité, à Paris, un commentaire en vers, assez maladroit, de la partie du Courtisan de Castiglione qui préoccupait tant l'opinion, celle relative à l'amour et à la femme.

Ce monologue devint le point de départ du débat célèbre dans lequel intervint un peu plus tard *La Parfaicte* Aimée, d'Antoine d'Héroet, et qui allait retenir l'attention des lettrés et des mondains durant plusieurs années.

Deux ans après, en 1544, Bertrand de la Borderie publie un poème, d'allure satirique, *l'Amye* de Court, qui s'annonce comme une protestation contre toutes les complaints qui célébraient la puissance divine de l'amour. Inspiré par la tradition gauloise, *l'Amye* de Court, tour à tour ironique et agressive, offre cependant un caractère très particulier. On y découvre un reflet curieux et sans doute exact des mœurs libres du temps, de la poussée du luxe, du bien-être et des appétits matériels, favorisée par l'accroissement général des richesses.

L'auteur ne montre aucun souci de la délicatesse des sentiments; le type qu'il préconise est celui d'une coquette, précieuse et galante, qui comprend l'amour comme une fantaisie, et ne veut y voir, à aucun prix, la source des nobles sentiments, du désir de vertu, ni de la perfection.

L'attaque dirigée par La Borderie contre l'amour, considéré comme une vaine idole, appelait une réponse. Un disciple parisien de Marot, Charles Fontaine, ami d'Héroet, s'en chargea. Il publia peu après, *La Contr'Amye*, protestation généreuse et parfois éloquente dirigée contre les théories utilitaires qui venaient de trouver en La Borderie un interprète habile et quelque peu rnoqueur.

Cette oeuvre de 1.228 vers, est une apologie de l'amour désintéressé, uniquement fondé sur l'honneur, en opposition absolue avec celui qu'éprouve *l'Amye* de Court.

C'est alors qu'entre en scène Antoine d'Héroet de la Maison Neufve. Cet écrivain publie à son tour, en réponse à *l'Amye* de Court, le poème *La Parfaicte* Amye, qui porta le débat à une hauteur qu'il n'avait pas connu jusque-là.

Le poème parut d'abord à Lyon, chez Etienne Dolet, en juin 1542, puis chez Pierre de Tours, ensuite à Troyes, à Rouen, etc. A partir de 1542 jusqu'à 1568, il fut réimprimé au moins dix-sept fois, car la série d'éditions continua avec les recueils collectifs des opuscules d'amour. L'oeuvre connut donc un succès pour ainsi dire, sans précédent, auquel tous les contemporains, partisans et adversaires, ont rendu hommage.

Héroet met en scène une amante qui raconte comment et pourquoi elle a aimé, comment elle aime, et qui se préoccupe de raconter les accidents métaphysiques, non les faits extérieurs et matériels, de son histoire. Elle veut nous prouver, par son exemple, ce qu'est la perfection d'amour, elle expose tout ce qu'elle a ressenti, tout ce qu'elle a trouvé en elle-même, de nécessairement et logiquement passionné.

L'intention bien marquée du poète est de montrer le type exquis de la femme ensevelie dans le dévouement amoureux: il nous amène Vénus, tout entière à sa proie attachée, mais la Vénus des premières heures de la Renaissance.

Jamais peut-être, dans le cours du XVI^e siècle, une oeuvre littéraire n'a aussi réussi à produire une pareille émotion.

⁵ Il est dommage que cet ouvrage soit trop long et que l'auteur abuse des latinismes, car, à mon avis, il renferme des pages vraiment charmantes.

La "Querelle des Femmes" lui dut une acuité toute nouvelle, et l'on peut dire, sans crainte d'exagération, que dans les huit ou dix années qui précédèrent l'avènement de la Pléiade, elle demeura, avec la résurrection du platonisme, le fait le plus saillant de l'histoire des idées.

Après Fontaine et Héroët, qui se rangent ainsi avec ferveur dans le camp féministe, un autre joueur entre en lice: Paul Angier. Il prit part, dans l'*Experience Contenant Une Brefve Defense En La Personne De L'Honeste Amant Pour L'Amye De Courr Contre La Contr'Amye*, pour la thèse de La Borderie.

Toutes les pièces du procès ne tardèrent pas à être réunies par différents éditeurs en un seul volume, ce qui augmenta leur diffusion. En présence de cette diffusion, la plupart des écrivains du temps se trouvèrent ainsi amenés à prendre nettement parti dans le débat, comme, par exemple, les poètes de l'école lyonnaise, dont l'inspiration se porta avec une prédilection particulière vers les définitions, l'analyse et la glorification de l'Amour.

Le plus représentatif de tous, Maurice Scève, publia à Lyon, en 1544, c'est-à-dire au moment de la querelle de la *Parfaicte Amye*, son poème de *Délie, Object De Plus Haute Vertu*, plein de platonisme, et où l'influence pétrarquiste peut également revendiquer une large part.

Après lui, Pemette du Guillet, Jeanne Gaillarde, Clémence de Bourges, et Louise Labé, revendiquèrent avec une énergie singulière, les droits de la femme et de la passion.

* * *

Pendant que s'élaboraient toutes ces œuvres d'un accent si nouveau, la reine de Navarre composait pour un cercle choisi de lettrés et de femmes spirituelles ses poésies les plus significatives: La *Distinction du Vray Amour, La Mort et Resurrection d'Amour*, la *Response a une Chanson Faicte par une Dame*. Elle rédigeait les nouvelles de *L'Heptaméron* et leurs moralités, aujourd'hui sans prix pour nous, puisqu'elles nous permettent de saisir sur le vif, après plus de quatre siècles, les conversations d'un des milieux les plus raffinés de l'époque.

Marguerite de Navarre plaide pour le droit de la femme à l'amour, non pas d'un amant à la mode platonique, mais d'un mari. Elle est "féministe" dans la mesure où elle réclame la fidélité de l'homme autant que celle de la femme —notamment dans les nouvelles 15 et 37. Mais il s'agit toujours d'accéder au "Parfait Amour"⁶.

En 1546 et 1547, parurent une série de poèmes qui se rapportent manifestement à la querelle. C'est d'abord Gilles d'Aurigny qui publie le *Tuteur d'Amour*, dans lequel il se prononce pour l'amour vertueux et honnête; puis François Habert cherche dans la *Nouvrlle Vénus, Par Laquelle Est Entendue Pudique Amour* et dans le *Temple de Chasteté* (1549) à s'élever à une conception plus épurée, plus désintéressée de l'amour.

Il faudrait énumérer maintenant les compositions poétiques éditées entre 1549 et 1555: de petits livres, comme La *Louange des Femmes*, de 1551, satire âpre et cynique, ou dans le sens opposé, les divers recueils d'Olivier de Magny, les *Odes* et *Sonnets* de Jacques Tahureau et enfin les premiers poèmes de la Pléiade, et tout d'abord les *Erreurs Amoureuses* de Pontus de Tyard; l'*Olive*, de du Bellay les *Odes* et les *Amours* de Ronsard et aussi des œuvres en prose comme les *Colloques d'Amour* d'Etienne Pasquier, les traductions des différents livres de

⁶ Voir, à ce propos, mon livre *L'Heptaméron. Estudio literario*. Universidad de Murcia, 1988, page 50 et suivantes.

l'*Amadis* ⁷, qui se succèdent a partir de 1540 et dont le succès a été favonsé par le débat que je viens d'exposer, et enfin le célèbre *Fort Inexpugnable de l'Honneur Féminin*, de François de Billon publié en 1555.

Finalement, je suis obligé de souligner le problème qui se présente a Panurge quand

“s'en acoustra comme d'une robe longue a simple cousture; desista porter le hault de ses chausses, et atiacha des lunettes a son bonet”.

et se préseniant a Pantagruel, il lui déclare:

"J'ay la pousse en l'aureille. Je me veulx marier" ⁸.

Le Livre, le Ille, sera une consultation sur les avantages et les inconvénients du mariage, en définitive, toute une exposition, a travers les différents chapitres, de la querelle des femmes, mais sans prendre parti, parce que, après avoir consulté, succesivement, la sibylle de Panzoust, le muet Nazdecabre, le poète Raminagrobis, Epistémon, le précepteur de Pantagruel, le magicien Her Trippa, frère Jean des Entommeures, le médecin Rondibilis, le théologien Trouillogan, le juge Bndoye qui décide les procès en les jouant aux dés, le fou Tnboulet, n'ayant rien avancé, on décide d'entreprendre une expédition au temple et oracle de la Dive Bouteille.

Le Tiers Livre s'achève sur les préparatifs de l'expédition.

Cette conclusion, après quinze consultations, est digne de Rabelais qui était, comme en tant d'autres, audessus de la Querelle des Femmes.

⁷ Une étude très complète sur les influences espagnoles a cet époque est celle de H. HAUSER: *La prépondérance espagnole*. Paris, 1948.

⁸ RABELAIS: *Oeuvres Complètes*. Edition de P. Jourda. Classiques Garnier, Paris, 1978, pages 430 et 431.